

Supplément au SOP n° 83, décembre 1983

PRIERE ET SPIRITUALITE AUJOURD'HUI

Quelques orientations fondamentales
et quelques attitudes

Communication du père Serge HEITZ,
recteur de la paroisse des Saints-Archanges
à Düsseldorf (RFA),
au 5e Congrès orthodoxe d'Europe occidentale
(Gand, 29 octobre - 1er novembre 1983)

Document 83.C

PRIERE ET SPIRITUALITE AUJOURD'HUI

Quelques orientations fondamentales et quelques attitudes.

Comme la femme, recourbée sur elle-même, ne pouvant regarder que vers le bas, incapable de voir les choses d'en haut et de marcher droit vers son but, l'homme d'aujourd'hui, qui s'appelle pudiquement "sécularisé", l'homme autonome ne peut fixer son regard que sur lui-même, n'arrive pas à dégager toute sa taille, n'étant pas en mesure de marcher droit vers son véritable but.

Ainsi l'homme d'aujourd'hui est dominé par l'obsession de son autoréalisation (Selbstverwirklichung) qu'il croit pouvoir accomplir confiné dans son histoire (intrahistorisch), dans le cosmos (intrakosmisch) grâce aux méthodes des sciences naturelles ou humaines.

Le chrétien, lui, dit avec saint Augustin : in tantum vivimus, in quantum oramus. La mesure de notre vie est la mesure de notre prière, la qualité de notre vie est la qualité de notre prière. La prière respire dans la Spiritualité c'est-à-dire qu'elle est animée par le Saint-Esprit.

L'orientation fondamentale et finale de notre prière (Notre Père), de notre spiritualité se meut et se dirige vers le Soleil trinitaire du Dieu vivant. La mélodie qui résonne à travers toute notre prière et toute notre spiritualité est doxologique. La gloire divine s'y réfléchit, restaurée après le péché, par la mort et la résurrection du Nouvel Adam qui envoie le Saint-Esprit. "In doxan ana-pempomen". Nous "rendons" gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit et maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

Le Saint-Esprit insère l'homme chrétien dans le Corps spirituel du Divin Réssuscité, c'est-à-dire dans l'Eglise. Celle-ci est le lieu du mystère pascal, du mystère de la Pentecôte.

Notre prière s'insère donc, s'intègre dans la prière de l'Eglise, s'y confond, l'assume comme d'ailleurs notre foi personnelle assume la foi de l'Eglise et s'identifie avec elle. Notre prière est mue et portée par le Saint-Esprit pour être celle de notre Grand-Prêtre éternel élevé et assis à la droite du Père. Elle est louange émerveillée, action de grâces aimante, l'intercession gémissante de tous les membres y compris les souffrants, du Christus Totus, son Chef. L'hymne céleste de la victoire exprime le sens dernier et la valeur de prix divin de toute vie de l'humanité et de l'être de toute la création, y compris souffrance et mort.

La prière de l'Eglise, célébrée et centrée dans les saints Mystères (sacrements), est donc proclamation, confession dans le sens plein du mot, du Logos lui-même. Elle est anamnèse reconnaissante, produite par le Saint-Esprit, com-mémoration du mystère de la création opérée par la Tri-unité toute sainte, mémorial du mystère du Christ et de son économie du salut. La prière de l'Eglise est en même temps acclamation, louange et adoration dans l'Esprit (Saint) et la vérité (du Christ). Elle est épiclese, demande du Saint-Esprit pour notre théosis, le but de notre rédemption.

L'Eglise se sert principalement des psaumes dans sa prière. Le chantre propre des psaumes est le Seigneur crucifié, réssuscité, trônant à la droite du Père, le Juge, qui dans sa Parousie reviendra parachever dans sa gloire la création rachetée, Lui, dont le royaume n'aura pas de fin. Mais dans les psaumes se fait entendre également la voix de l'Eglise, épouse du Christ, la voix de ses membres, de l'humanité même toute entière, embrassant toutes les générations de tous les temps, voix qui souffre et lutte, gémit et supplie. Saint Ambroise dit : Dans les psaumes sont chantés les mystères du Christ, supposant ceux de la première création et anticipant ceux de l'accomplissement final. Cela permet de découvrir un sens même aux psaumes dits de malédiction. Le chapitre 18 de l'Apocalypse de Jean interprète par exemple la malédiction du psaume 136/137 : "Fille de Babel, misérable, heureux qui te revaudra les maux que tu nous valus, heureux qui saisira et brisera tes petits contre le roc." D'autre part, nous disent les Pères, le monde ne subsiste et ne tient que parce que l'Eglise prie.

L'importance et le poids de la prière commune, que la liturgie de saint Jean Chrysostome nomme symphonique, cette prière qui monte d'une seule bouche et d'un seul cœur de ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur, cette prière appelle en quelque sorte la prière individuelle, celle de la personne unique, la prière qu'on nomme prière du saint Nom de Jésus ou prière du cœur. Celle-ci, en nous purifiant nous dispose et nous prépare à la prière la plus haute, la prière liturgique. Elle authentifie, élargit et approfondit celle-là, la laisse résonner dans l'ordinaire du quotidien. Elle précède et succède, fait écho à la prière ecclésiale proprement dite. La prière du cœur n'est autre chose que la prière de l'aveugle, du paralysé, du tourmenté, du nécessiteux dont nous parlent les Evangiles, cette prière qui s'adresse au Fils de Dieu, à l'unique Sauveur, au véritable Libérateur : Seigneur, prends pitié, Kyrie, eleison : Tu es le Seigneur, Tu es Dieu, je Te confesse dans la foi et l'amour, dans l'espérance de Ton salut ; devant Toi je ne suis qu'un pécheur, un rien ; en Adam je suis solidaire des péchés des autres ; accorde-moi Ta pitié, Ta force, Ton amour, Ta vie. Cette prière résume tout ce que la Révélation du Dieu trine et un nous apporte gracieusement en lumière et en force. Elle est toute simple et toute dense. Elle jaillit des dernières profondeurs de notre cœur. Car "le cœur, centre d'intégration de l'homme total, de l'homme réunifié, est l'organe de la vraie connaissance qui, dans cette rencontre personnelle que permet la foi, dépasse, unifie et illumine tout notre être" (Olivier Clément). Cette prière silencieuse n'a rien à voir avec des épanchements sentimentaux, avec une bigoterie individualiste. Car elle est kat' holon, catholique dans le sens plénier et universel ; elle embrasse en effet tous nos besoins, toutes les intentions de prière de l'Eglise universelle, voire de l'humanité entière.

Après avoir remémoré les orientations essentielles de la piété et avec elles de la vie spirituelle, essayons de voir quelles sont les attitudes fondamentales qu'elles nous suggèrent.

Comme le Christ, avec Lui, par et en Lui, son Seigneur, l'Eglise est une réalité théandrique, c'est dire qu'elle unit en elle-même le divin et l'humain, l'humain et le divin. Le don le plus précieux que Dieu a donné à l'homme, lorsqu'il l'a créé selon

son image, c'est bien la liberté. La liberté fait participer l'homme à sa liberté créatrice, lui donne une part de coresponsabilité. Dieu veut que dans une liberté dernière l'homme s'ouvre à l'amour que Dieu lui porte. C'est parce que Dieu dans son pur amour nous offre une communion libre avec Lui sans jamais nous faire violence qu'il peut attendre de nous l'usage souverain de notre liberté et de notre amour. "Devoir" l'aimer est la loi qui commande notre vie. Là se révèle le sens de la synergie, bien que d'inégale qualité, le sens de la coopération de notre volonté avec la volonté de Dieu. La toute-bénie parmi les femmes nous présente l'exemple le plus noble et sans doute aussi vicarial de l'abandon pleinement aimant, croyant et espérant à la volonté du Dieu un et trine.

Revenons au récit théologique de la création de l'homme : "Dieu dit : 'faisons (nous les trois Personnes) l'homme à notre image et à notre ressemblance'" (Gen. 1,26). L'image selon laquelle nous avons été créés a été - après la chute du premier Adam - restaurée par notre Sauveur. Or, nous dit saint Irénée, notre premier parent, sorti des mains de Dieu comme un enfant, devait, grâce à sa liberté, croître jusqu'à la ressemblance de Dieu. Par là nous sommes poussés, nous mouvant sous la poussée du Saint-Esprit, luttant contre ce qui est contraire à Dieu, le péché sous toutes ses formes, à croître pour atteindre l'âge parfait de l'homme parfait (Eph. 4,13) comme fils et filles dans le Fils, en lequel le Père trouve toute sa complaisance. En d'autres termes tendre à la plénitude du Christ, tendre donc à la ressemblance croissante, c'est là notre vocation à la théosis.

L'ancienne Eglise, l'Eglise orthodoxe contemple le plus souvent le Christ comme lutteur, celui qui mène le combat. Il est ce Fort que nous proclamons et acclamons. Certes les démons, comme le Seigneur nous les dépeint dans la parabole, sont forts, mais le "plus-fort", lui le saint et l'immortel est le vainqueur pascal de la mort, du péché et des enfers. Le Seigneur pascal répand sur nous l'Esprit Saint, dont il nous scelle. Cet Esprit est la Force d'en-haut qui se fait puissante dans notre faiblesse.

La theosis exige la lutte. Saint Paul a combattu le bon combat. Les martyrs et les moines ont mené la même lutte que le Christ. C'est pourquoi les anciens parlaient d'eux comme d'apôtres, comme de témoins de la résurrection du Christ.

Notre Spiritualité porte l'empreinte du monachisme et demande donc une attitude eschatologique. Les moines, après l'ère des martyrs, ne voulaient autre chose que réaliser pleinement leur baptême, prendre inconditionnellement et radicalement au sérieux l'imitation (mimesis, avant d'être morale, elle est ontique, grâce au mystère du baptême sur lequel se fondent les autres sacrements) du Christ, son Evangile. "Jusqu'à présent le Royaume des Cieux souffre violence et des violents le prennent de force" (Mt. 11,12).

Certes, tous ne sont pas appelés à être moines. La plupart d'entre nous vit dans le siècle. Mais le chrétien n'est pas de ce siècle. L'aujourd'hui exige du chrétien orthodoxe, comme dans tous les temps, une attitude eschatologique, l'attention aux eschata, aux réalités dernières, aux finalités divines qui commandent aux choses transitoires.

Une première remarque : notre témoignage existentiel face à l'homme recourbé sur lui-même est de proclamer et de vivre l'autonomie et la transcendance par rapport aux seules perspectives philosophiques, culturelles ou autres de la catégorie religieuse, la catégorie de la Révélation. L'homme d'aujourd'hui semble dominé par la question qu'il se pose, blasé ou anxieux, sur le sens de la vie présente, le sens de la souffrance et de la mort.

Personne ne nous a demandé si nous voulions entrer dans l'existence. Nous sommes là sans y avoir contribué en quoi que ce soit. Avons-nous été jetés dans la vie simplement pour acquérir la conscience que nous devons mourir ? Il n'y a aucune nécessité ou utilité ou opportunité contraignantes que nous soyons. Tout n'est-il que pur hasard ou vide du néant ?

La réponse de Dieu, dans sa Révélation, à ces questions : d'où, pourquoi, à quel fin, s'appelle l'Amour de Dieu, qui nous a faits (il n'a aucunement besoin de nous pour son bonheur éternel), l'Amour de Dieu qui nous libère et nous invite à avoir part à sa joie et à sa vie.

Mais ici surgit une nouvelle question : pourquoi alors et à quoi bon la souffrance, la maladie à la mort (Kierkegaard) ?

La Parole de Dieu nous renvoie d'abord à la réalité du mal et du péché que n'expliquent et ne vainquent ni psychologues ni sociologues. L'homme pêche dans ce qu'il se dérobe à l'Amour de Dieu et se lance dans l'illusion de son autoréalisation comme individu ou comme société, cette dernière valeur-idole suprême de nos jours ? Ici ne sert à rien la Raison ou l'Intelligence, ici ne vient à bout aucune volonté si décidée soit-elle devant le Mal sous ses formes multiples pour l'annihiler, par exemple le mal moral ou les maladies incurables ou toutes ces formes d'agression et de guerres.

Dans ces ténèbres ne luit que la lumière de la Croix du Christ. Dieu lui-même est descendu dans ces opprobres, a porté et emporté le péché. Dans sa kénose, son anéantissement, il a goûté la mort. Mais étant la vie il a crevé la mort. Dans la mort Il a terrassé, a tué la mort. Dans sa résurrection Il a donné dans l'Amour la Vie à ceux qui sont dans les tombeaux.

Dans notre baptême nous avons été plongés dans Sa mort et sommes remontés dans Sa résurrection pour revêtir le Christ.

La crucifixion du Nouvel Adam - folie pour les uns, scandale pour les autres -, en une dernière conséquence, se parachève dans notre propre mort (Col. 1,24). Ce qui manque encore aux souffrances du Christ, le Dieu-homme, nous dit saint Paul, se parfait ontiquement dans nos propres passions.

Ainsi nos souffrances, notre mort prend un sens divin, acquiert une valeur infiniment précieuse, car nous avons part, si notre volonté libre s'accorde à Sa volonté d'amour - à la valeur divine de l'amour rédempteur du Seigneur. Dans son abandon à la mort germe et fleurit la vie impérissable et divine. Nous entrons dans son Amour.

L'attitude fondamentale de notre spiritualité est pour toutes ces raisons une attitude d'humilité, face aux humanismes autonomes, intracosmiques et intrahistoriques. C'est une attitude d'authenticité, parce que crédible, une attitude toute sobre, une attitude convaincue de ce que nous ne pouvons rien sans Lui, attitude de véracité. Cette attitude ne saurait faire violence à qui que ce soit et ne s'inspire d'aucun triomphalisme. Elle est toujours prête à la metanoïa, au retour à la vérité et à l'amour. La sincérité de notre témoignage existentiel n'a rien à voir avec un masochisme mystique si répandu, n'a rien à voir avec la jouissance malade de sa propre faute. Où entend-on aujourd'hui les moqueries des saints, des martyrs qui raillaient les idoles, les idoles que sont les idéologies néo-païennes ? Ces idéologies peuvent être fabriquées d'or ou d'argent, de philosophies très intelligentes ou très habiles, "oeuvre de main d'homme. Elles ont des yeux et ne voient pas, elles ont une oreille et n'entendent pas ... Leurs mains, mais elles ne touchent point, leurs pieds, mais ils ne marchent point" (Ps. 113). Elles sont mortes et ne suscitent aucune vie digne d'être vécue. "Comme elles, seront ceux qui les firent, quiconque met en elles sa foi... mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur dès maintenant et à jamais" (ibidem).

L'attitude fondamentale de notre spiritualité qui vit dans et de la prière, disions-nous, est celle de l'authenticité. Au plus profond elle est celle de l'espérance chrétienne, qui doit nous pénétrer aujourd'hui plus que jamais, elle unit et la foi et l'amour.

L'espérance quae et l'espérance qua. "Christ en nous : l'espérance de la gloire" de Dieu (Col. 1,27). Ce n'est pas une espérance simplement psychologique comme qui dit : demain il fera beau. C'est bien plutôt une espérance comme celle d'une femme qu'on dit être en espérance : l'enfant est déjà là, bien que caché.

Avec les Pères grecs, dont il se fait l'écho, saint Ambroise nous dit : "Buvons dans la joie la sobre ivresse du Saint-Esprit".

(traduction de l'auteur)